

L'Économie sénégalaise et la notion de dynamisme différentiel

Appliqué à l'ensemble d'une économie, le qualificatif de « dynamique » ne semble pas avoir de signification scientifique précise. Son contenu est plus pauvre que celui des deux concepts habituellement utilisés pour décrire un mouvement économique global : la croissance et le développement (1). En fait, la tradition scientifique tend à parler plutôt d'analyse dynamique que d'économie dynamique. L'adjectif qualifie alors les techniques de construction et d'appréhension de l'objet plutôt que l'objet lui-même, et dans cet emploi, il a un sens bien précis : est dynamique l'analyse qui met l'accent sur les anticipations, les délais de réaction, les taux de variation, en un mot les phénomènes économiques saisis dans leur succession (2).

On parle aussi de secteurs, de branches et d'entreprises dynamiques, mais de façon banale, pour indiquer que ce secteur, cette branche, cette entreprise sont en expansion, pratiquent une politique agressive de ventes, et témoignent en somme de l'énergie, de la vitalité et peut-être aussi de la chance des agents responsables. Insensiblement nous sommes passés de l'économie — cet arrangement abstrait de quantités — au milieu humain qui en est le support et le moteur (3).

On essayera de montrer dans cet exposé :

- sur quels résultats débouche un premier essai de repérage des dynamismes différentiels au Sénégal, et comment, pour dépasser cette approche superficielle, il est nécessaire de formuler une hypothèse sur l'économie globale;
- comment s'est exprimé, sur la base de cette hypothèse, le dynamisme socio-économique de certains groupes sénégalais.

Deux remarques pour conclure cette introduction :

- la perspective adoptée ici se révèle fructueuse dans d'autres domaines couverts par les sciences humaines. Qu'il suffise de rappeler ici la vogue des théories pluralistes en science politique (4);

(1) Pour une formulation récente du contenu de ces deux concepts, voir F. PERRoux (1968), pp. 247, 248.

(2) Voir F. MACHLUP (1967), pp. 9, 42.

(3) Même les théoriciens de l'économie pure étaient conscients de la nécessité d'une telle démarche. Ainsi WALRAS ironisant sur la définition que SAY donne de l'économie politique : « Il semble d'après lui que les richesses se forment d'une manière indépendante de la volonté de l'homme... » [WALRAS (1952), p. 8]. Pour une tentative intéressante de mesurer à quel point la production dépend peu des disponibilités naturelles et bien plus de la « volonté de l'homme », voir B. MALDANT (1968).

(4) Cf. M. F. LOFCHIE (1968).

— le souci de rattacher certains types d'activité à des groupes significatifs est peut-être le propre de ce qu'on appelle l'anthropologie économique. Par groupes significatifs, on entend des groupes perçus dans leur *culture* propre, et visant à réaliser certaines *fins*. Les discontinuités culturelles entre groupes et les oppositions ou différences entre les valeurs reconnues par les groupes sont alors considérées comme ressortissant à l'analyse économique.

I

Ce milieu humain, il est intéressant de le découper en groupes qui témoignent soit d'une préférence marquée pour certaines activités, soit d'un intérêt plus intense que celui d'autres groupes pour le domaine de l'activité économique et du gain monétaire en général.

La recherche prend alors deux orientations : descriptive, explicative ensuite :

Description.

On recensera :

— Dans la distribution par ethnies des agents qui se consacrent à une activité donnée (commerce du charbon de bois, production maraîchère...) les proportions anormales — non attribuables au hasard — d'agents appartenant à *une* certaine ethnie. Ceci, bien sûr, en tenant compte de la situation géographique.

Dans une ville éloignée du domaine territorial propre à une certaine ethnie, on a le droit, par exemple, de se demander pourquoi cette ethnie monopolise certains métiers; la situation n'aurait plus rien de surprenant dans le pays d'origine de l'ethnie en question.

— Dans la population totale, les groupes auxquels on peut attribuer une proportion de réussites économiques (en tout domaine) non imputable au hasard statistique.

Le schéma qui vient d'être donné est celui d'une démarche idéale; la réalité est toujours beaucoup moins simple.

Explication.

En associant certains groupes à certaines activités, ou en attribuant à certains groupes un taux anormal de réussite (ou une apathie économique particulièrement intense), on n'a encore rien expliqué. L'ethnie n'est qu'un cadre, où classer les comportements; elle n'explique pas pourquoi ces comportements sont ce qu'ils sont. Quand Everett HAGEN adopte l'approche esquissée ci-dessus pour construire une théorie du changement économique et social, il propose — et tente de vérifier — l'hypothèse suivante : s'intéressent particulièrement à la réussite économique les groupes qui, à un moment de leur histoire, ont subi une diminution de leur statut social et politique, ainsi que de leurs privilèges (5).

Au Sénégal, on peut rattacher certaines activités à certains groupes, et c'est même un type de recherches extensives qui pourrait donner d'intéressants résultats. Très utiles au plan de la description et de la connaissance pratique du pays, ces énumérations ne permettraient cependant peut-être pas de dépasser des explications fondées sur :

— Les restes de la division traditionnelle du travail en groupes plus ou moins assimilables à des castes (exemple : les *Laobe* sont spécialisés dans le travail du bois (6).

(5) E. HAGEN (1962).

(6) En fait, ce type d'explication n'épuise jamais la réalité. J.-P. DUBOIS, géographe de l'ORSTOM, a attiré mon attention sur le fait que les *Laobe* sont aussi spécialisés dans le commerce des ânes. Voir sur ce sujet MOLLIER (1967), pp. 106-107.

— La situation géographique : ce sont des Maures qui conduisent les caravanes de chameaux chargés de sel de la région de Fatick jusqu'en Mauritanie, et qui vendent une partie de ce sel pendant la portion sénégalaise du trajet (7).

— Ou tout simplement des circonstances historiques apparentées au hasard. C'est cette explication résiduelle qu'on est bien forcé d'adopter, au moins provisoirement, pour les phénomènes locaux tels que l'emprise des Peuls du Fouta sur le commerce du charbon de bois à Kaolack ou le portage d'eau par les Haratines à Dakar (8).

Si l'on cesse de se borner à noter les domaines où se manifeste le dynamisme économique de telle ou telle ethnie, et si l'on cherche à repérer de manière plus générale des différences dans l'intensité de ces dynamismes, on sent très vite le besoin d'une hypothèse préalable sur le mouvement global de l'économie. Pourquoi ? Parce que la recherche des groupes dynamiques est nécessairement fondée sur une critique des réalités de la croissance ou du développement économiques dans le pays considéré. Au Sénégal par exemple, un examen superficiel de certains indicateurs permet de déclarer que de 1865 à 1965, l'économie a connu une remarquable croissance (9). Or, les choses se compliquent si l'on songe que pendant la période considérée — et sauf peut-être vers sa fin — il n'y a pas vraiment eu d'économie sénégalaise. Il y a eu d'une part une économie dominante, celle de la métropole, avec les agents qui s'y rattachent de près ou de loin, et d'autre part une économie dominée, dont la nature véritable n'est pas claire.

Ce découpage organique méconnaît les pseudo-frontières tracées sur les cartes, mais il permet de classer les agents économiques en deux groupes :

— les agents étrangers, commerçants et fonctionnaires (Européens, Libanais) dont le dynamisme fournirait assurément à l'économiste un passionnant sujet d'étude, mais qui ne se rattachent qu'indirectement à l'économie sénégalaise;

— les agents autochtones, dont le dynamisme ne peut se manifester que dans des directions qu'il s'agit maintenant d'élucider. Pour y parvenir, un détour théorique est nécessaire.

II

Mil et sorgho destinés à l'autoconsommation, arachides collectées autrefois par les traitants et maintenant par les coopératives, telles sont les deux productions principales des paysans du Bassin Arachidier Sénégalais (avec en plus l'élevage chez les Serer). Les tonnages d'arachides produits ne doivent pas faire illusion : ces paysans ne font qu'assez peu appel au marché pour satisfaire leurs besoins fondamentaux. Même chez les Wolof, assez portés à diminuer leurs cultures vivrières au profit de l'arachide, les gens consomment avant tout la récolte du champ de mil que tous cultivent en commun sous la conduite du chef de carré. Encore actuellement, le revenu annuel monétaire ne dépasse guère une dizaine de milliers de francs C.F.A. par actif. L'impôt payé, ce faible revenu semble être considéré comme un revenu discrétionnaire, destiné à satisfaire des besoins moins immédiats que ceux de la consommation quotidienne; aussi les paysans s'accoutument-ils difficilement à la nécessité d'en prélever une partie pour l'investissement en matériel et l'achat d'engrais.

Même si l'on tient compte d'une entraide villageoise toujours très vivante, l'unité familiale n'utilise au bout du compte que sa propre force de travail : les navétanes, que l'on rencontre surtout dans les Terres-Neuves du Sine-Saloum, ne sont pas des salariés, et l'emploi des firdous (10) n'est pas fréquent chez les paysans ordinaires. Inversement,

(7) Mais pourquoi les Maures contrôlent-ils une grande partie du commerce de détail ?

(8) Exemples signalés par J.-P. DUBOIS.

(9) 1865, 5.811 t d'arachides produites (X. GUITRAUD, 1937); — 1965, 1 112 000 [Situation Eco. du Sénégal (1967)].

(10) Ouvriers agricoles saisonniers employés à la récolte des arachides.

le travail consenti au bénéfice des marabouts est fourni sans contrepartie matérielle.

On a donc affaire à un système hybride, largement fondé sur l'autoconsommation, et ne participant à l'économie de marché que d'une manière ambiguë. Le concept d'économie paysanne, élaboré par Alexandre CHAYANOV (11) semble bien adapté à une réalité aussi spécifique.

En économie paysanne, la cellule de production est l'exploitation familiale, qui ne verse pas de salaires. Cette catégorie économique étant absente, il est impossible de calculer profit, rente, intérêt, et la théorie des quatre facteurs de production (travail, capital, terre, esprit d'entreprise) devient inapplicable.

La quantité produite annuelle est fixée par la cellule de manière à suffire à ses besoins; elle résulte d'une confrontation interne d'évaluations subjectives entre les besoins familiaux d'une part, la fatigue due au travail d'autre part (12). Bien entendu, cette confrontation fait implicitement référence aux conditions objectives dans lesquelles se trouve la cellule de production.

On voit que la logique fondamentale du système est de préserver, de sauvegarder un équilibre. Dans un tel contexte, le seul dynamisme possible est un dynamisme de réaction, visant à résoudre les tensions apparues dans certains domaines. Au Sénégal, tensions et réactions s'articulent pendant la période coloniale en un processus complexe où jouent :

- l'introduction et l'extension d'une spéculation nouvelle (l'arachide);
- les fluctuations des prix du marché (13);
- l'appauvrissement des sols, entraînant éventuellement une extension des cultures ou une migration facilitée par la construction des chemins de fer;
- l'augmentation de la population (2,5 % par an ces dernières années) et l'apparition de densités critiques.

Ce sont les diverses formes de ce dynamisme de réaction dans une économie paysanne dominée que nous allons nous attacher à caractériser maintenant.

III

Toute la difficulté de cette démarche vient de ce qu'il est impossible d'analyser les différentes formes revêtues par le dynamisme de réaction auquel il a été fait allusion plus haut sans tenir compte d'éléments qui n'ont rien d'économique. Ceci est vrai à deux points de vue :

1. En premier lieu, la partie anciennement peuplée du Bassin Arachidier (14) est le théâtre d'au moins deux types d'économie paysanne, avec deux formes de relation à l'économie de marché envahissante ou dominante. On constate d'une part la réticence prolongée des paysans serer tournés vers la sauvegarde d'un équilibre complexe entre les hommes et les ressources, et d'autre part l'insertion apparemment plus facile des Wolof dans les circuits de l'arachide.

On peut voir là le résultat d'une différence entre les dynamismes de réaction de ces deux ethnies. Or, il existe d'autres domaines — par exemple l'attitude à l'égard de l'Islam — où Wolof et Serer se sont comportés de manière différente, et il se trouve que les modalités du comportement religieux peuvent être utilement rapprochées de celles

(11) A. CHAYANOV (1966).

(12) « We take the motivation of the peasant's economic activity not as that of an entrepreneur who, as a result of investment of his capital, receives the difference between gross income and production overheads, but rather as the motivation of the worker on a peculiar piece-rate system which allows him alone to determine the time and intensity of his work. » CHAYANOV (1966), « Peasant Farm Organization », p. 42.

(13) Qu'on songe à la chute des prix qui caractérisa les années 1886-1887, et qui entraîna des refus de cultiver [WITHERELL (1964), pp. 144-145].

(14) Sans les Terres-Neuves, mais avec le Baol mouride.

du comportement économique. Non pour bâtir des pseudo-explications fondées sur les qualités supposées inhérentes à l'une et à l'autre ethnie : réceptivité wolof, méfiance et réserve serer, mais pour chercher si l'Islam, sous la forme de la confrérie mouride, n'a pas fourni des moyens de composer avec l'économie de marché.

2. En second lieu, et pour limiter cet exposé au cas wolof, on peut démontrer l'articulation de la réaction étudiée en distinguant :

- des groupes significatifs;
- une interprétation religieuse des réalités économiques.

Les groupes significatifs sont les marabouts et les *taalibe* (disciples), unis par une relation spécifique sur laquelle il ne peut être question de s'étendre ici (15), mais qui constitue la pièce maîtresse du système.

L'interprétation religieuse de la réalité économique est celle que les Mourides ont été amenés à donner au concept de travail, en utilisant précisément la relation marabout-*taalibe*. L'économie de marché que la puissance coloniale introduisait au Sénégal pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle reposait sur trois principes :

- le travail se vend et s'achète, son prix s'établit sur un marché;
- la création de monnaie doit être réglée par un mécanisme automatique;
- les marchandises doivent circuler entre les pays sans obstacles ni préférences (16).

C'était surtout le premier de ces principes qui risquait de bouleverser l'équilibre des sociétés africaines, notamment si, avec le travail, la terre également était proclamée marchandise.

Que se passe-t-il en fait chez les Wolof à cette époque ? Objectivement, l'économie de marché — c'est-à-dire l'arachide — fait d'extraordinaires progrès, mais il ne s'ensuit pas que les populations y participent autant qu'on pourrait le croire. Les gens donnent, ou tendent à donner à la catégorie économique libérale la plus importante et la plus dangereuse un contenu tout à fait original, et cette réaction témoigne d'un dynamisme à la fois culturel et économique extrêmement intéressant.

Loin de voir dans le travail une marchandise dont le prix dépendrait en somme de celui d'un kilo d'arachides, les paysans mourides le considèrent comme un moyen d'exprimer leur attachement aux marabouts qui les guident (17). Il s'agit d'une véritable invention collective, née de la pratique quotidienne, et sur laquelle on trouve peu de renseignements dans les écrits d'Amadou BAMBA, fondateur de la confrérie (18). Tout se passe comme si marabouts et *taalibe* avaient découvert et mis au point ensemble un double moyen :

- de donner un contenu et une forme populaires au mysticisme soufi;
- d'absorber en la neutralisant l'économie de marché et ses catégories.

Il est difficile de mesurer aujourd'hui l'importance d'un tel phénomène. Bien souvent, le mouridisme en milieu rural n'a plus les formes contraignantes d'autrefois; les *daara* se sont transformés en villages, et dans certains de ces villages les paysans ne consacrent pas plus de 10 % de leur temps de travail aux champs du marabout. Aussi bien, des

(15) Cette relation implique la possession d'un charisme par le marabout (en wolof : *barke*); elle fonde une hiérarchie à fonctions multiples : rendre socialement viable le mysticisme confrérique, organiser la production, fournir des structures de commandement, etc.

(16) K. POLANYI (1957), p. 135. Cet autre passage de POLANYI est très significatif : « A market economy is foisted upon an entirely differently organized community; labor and land are made into commodities... which is a short formula for the liquidation of every and any cultural institution in an organic society. »

(17) La signification des prestations de travail fournies par les *taalibe* est évidemment très difficile à cerner. Un aspect en particulier ne doit pas être négligé : travailler pour le marabout a pour but de briser l'orgueil du *taalibe*, et ce trait, selon un informateur, différencie précisément Tidjanes et Mourides. Ce qui est certain, c'est qu'il serait aussi simpliste de voir dans ces prestations de travail une forme d'exploitation que de considérer la dot comme le simple prix d'achat d'une femme.

Cf. COUTY (1968), p. 32.

(18) Cf. DUMONT (1968).

phénomènes de cet ordre sont toujours très complexes : même en 1915, les Mourides ne travaillaient pas que pour leur marabout, ce dernier n'était pas seul détenteur et seul vendeur de l'arachide produite, il ne formait pas complètement écran entre le paysan et l'économie mondiale. Jamais les paysans n'ont apporté tout leur travail à leur marabout, en tout cas pas pendant toute leur vie. Ils vendaient eux-mêmes leurs arachides aux traitants, ils continuaient à faire fonctionner tout un système de travaux collectifs organisés en dehors du marabout...

Au bout du compte, l'économie de marché a fini par envahir le pays, au point que les cultures vivrières ont dangereusement diminué et que le Sénégal doit importer 150 000 tonnes de riz par an (19). Ce résultat final — et inévitable — ne doit pourtant pas masquer l'ambiguïté de l'évolution antérieure : lorsque marabouts et *taalibe* mourides se sont lancés dans les défrichements et la culture de l'arachide, ils n'adoptaient l'économie de marché qu'en apparence, puisqu'ils ne faisaient pas du travail une marchandise comme l'exige la logique du système. A la limite, ce compromis original peut être analysé comme une tentative de résistance à l'économie de marché, encore que les intéressés n'en aient évidemment pas eu conscience (20).

Rien de tel chez les Serer. Amadou BAMBÀ ne réussit jamais à convertir le Bour Sine (21) et l'islamisation de cette ethnie ne semble avoir progressé que très récemment. Ne se mouridisant pas, les Serer — si notre hypothèse est juste — ne pouvaient neutraliser l'économie de marché tout en paraissant l'adopter; ils y ont donc tout simplement résisté, conservant leurs cultures vivrières, perfectionnant leur civilisation agraire et refusant de migrer en dépit de leur forte densité de population. Ceci alors que les Wolof, sous la conduite de leurs marabouts, occupaient les espaces disponibles en chassant au besoin les pasteurs peul qui s'y trouvaient. Aujourd'hui encore, les différences de comportement économique entre les deux ethnies se manifestent en de nombreuses occasions. Pendant les travaux collectifs étudiés dans un village serer (les *sim*) par exemple, les repas sont beaucoup moins plantureux que ceux des *santaane* wolof observés non loin de là : le riz et la viande apparaissent rarement, parce que les Serer hésitent à s'endetter alors que les Wolof le font à l'excès. Pour la même raison, l'équipement des paysans en petit matériel agricole a progressé moins vite chez les Serer que chez les Wolof.

*
**

On peut dire en conclusion que la notion de dynamisme différentiel paraît de nature à faciliter l'analyse des comportements économiques, à condition — dans le cas qui nous occupe — d'envisager ces dynamismes non pas au point de vue strictement économique, mais comme susceptibles d'inspirer des réactions complexes alliant l'invention collective en matière culturelle et religieuse, la construction de nouvelles structures sociales et la stratégie du contact avec une économie dominante et perturbatrice. Un ultime aspect du phénomène a d'ailleurs été volontairement passé sous silence dans cet article : le mouridisme a souvent été analysé, à juste titre sans doute, comme une réponse politique à la pénétration coloniale. A l'encadrement traditionnel que le colonisateur avait contribué à détruire, le mouridisme aurait substitué de nouvelles structures hiérarchiques exprimant la résistance populaire à la domination étrangère (22). Le schéma de cette résistance est d'ailleurs difficile à tirer au clair, car les protagonistes sont nombreux : le colonisateur, les paysans, les *tyeddo* païens oppresseurs des paysans, et les marabouts. Un auteur va jusqu'à parler d'une « véritable lutte des classes » entre prolétaires et aristocratie fétichiste, ou entre cultivateurs et guerriers, aboutissant à faire des

(19) *Situation économique du Sénégal* (1967), p. 79.

(20) DUMONT et MONTEIL ont insisté sur la nécessité d'analyser le mouridisme et la doctrine mouride à la fois sur deux plans, objectif et subjectif. Subjectivement, Amadou BAMBÀ n'était probablement qu'« un homme de rêve, un ascète perdu dans ses contemplations » (commandant du cercle de Louga en 1911). Objectivement, il a été l'instrument, et ses Mourides avec lui, de toute une dynamique sociale.

(21) KLEIN (1968), p. 226.

(22) WITHERELL (1964), pp. 165, 172-173, 187.

marabouts les chefs naturels de la foule contre ses oppresseurs (23). Dans une certaine mesure, cette optique minimise le rôle joué par le colonisateur. KLEIN, par exemple, a vu dans les débuts de l'expansion islamique le fruit de tensions purement internes à la société africaine... On pressent quelles difficultés guettent l'analyse scientifique en ce domaine. Néanmoins, cet aspect des mouvements confrériques, et du mouridisme en particulier, ne saurait être négligé : les dynamismes économiques sont aussi des dynamismes politiques.

BIBLIOGRAPHIE

- CHAYANOV A. V. (1966). — *Theory of the Peasant Economy*. Homewood Irwin, Illinois.
- COUTY Ph. (1968). — *Entretiens avec des marabouts et des paysans du Baol*. ORSTOM, Dakar (multigr.).
- DUMONT F. (1968). — *Essai sur la pensée religieuse d'Amadou Bamba (1850-1927)*. Thèse de 3^e cycle, Univ. Dakar, 3 vol. (multigr.).
- FIRTH R. (1967). — Themes in Economic Anthropology, pp. 1-28. In R. FIRTH, ed. *Themes in Economic Anthropology*, Londres, Tavistock public.
- GUIRAUD X. (1937). — *L'arachide sénégalaise*. Paris, Librairie Technique et Economique.
- HAGEN E. E. (1957). — The process of economic development. *Econ. Development and Cultural Change*, 5 (avril).
- HAGEN E. E. (1962). — *On the Theory of social change*. Massachusetts Inst. Technol.
- LOFCHIE H. F. (1968). — Political theory and African politics. *J. Mod. Afric. Stud.*, vol. 6, n° 1 (mai).
- KLEIN M. (1968). — *Islam and Imperialism in Senegal, Sine-Saloum (1847-1914)*. Stanford Univ. Press.
- MACHLUP F. (1967). — *Essays in Economic Semantics*. The Norton Library, New York.
- MALDANT B. (1968). — Facteurs naturels. Population et production agricole. *Rev. Tiers-Monde*, t. IX, n° 34 (avril-juin).
- Ministère du Plan et du Développement, Service de la Statistique (1968). — *Situation économique du Sénégal (1967)*, Dakar (multigr.).
- MOLLIEN G.-Th. (1967). — *L'Afrique Occidentale en 1818 vue par un explorateur français : Gaspard-Théodore MOLLIEN*. Présentation de H. DESCHAMPS. Paris, Calmann-Lévy.
- MONTEIL V. (1966). — Esquisses sénégalaises. *Initiations et Etudes Africaines*, n° XXI, I.F.A.N., Dakar.
- PERRoux F. (1968). — Les investissements multinationaux et l'analyse des pôles de développement et des pôles d'intégration. *Rev. Tiers-Monde*, t. IX, n° 34 (avril-juin).
- POLANYI K. (1957). — *The great transformation*. Beacon Press, Boston.
- WALRAS L. (1952). — *Eléments d'économie politique pure*. Paris, Pichon et Durand-Auzias.
- WITHERELL J. W. (1964). — *The response of the people of Cayor to French penetration (1850-1900)*. Ph. D. dissertation. Ann Arbor, Michigan.

(23) ARNAUD (1912), cité par MONTEIL (1966), p. 110.